L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 DECEMBRE 1894

68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 DECEMBRE 1894.

LE POUCE RÉVÉLATEUR.

On sait qu'il est nombre de charlatans habiles à exploiter la crédulité publique, voire quelques esprits pondérés, positifs et sincères, qui prétendent lire couramment le passé et l'avenir d'une personne, son tempérament, son caractère, son histoire et sa bonne aventure, dans les lignes de sa main.

Dans cet art, baptisé *chiromancie*, qu'illustra Desbarolles, il y a sans doute beaucoup à laisser, mais il y a peut-être, en revanche, un peu à prendre.

Quelque les physiologistes aient oublié ou négligé jusqu'ici d'étudier ce problème en détail, il est probable (parce qu'il est logique) qu'il doit exister une relation quelconque entre l'état du système nerveux—c'est-à dire de ce qui est l'instrument et le siège de la sensibilité—d'un individu et la trame, le dessin, la texture et les plis de sa peau, surtout si l'on considère ladite peau aux bons endroits, tels que la face palmaire de la main, où elle s'épanouit, fleur de chair vive, dans tout le raffinement de sa délicatesse.

Avec le sourire, le regard, la démarche et la voix, la main—qui est par excellence l'organe de la vie de relation—constitue sans contredit ce qu'il y a de plus personnel dans l'homme. Si les yeux sont le miroir de l'âme, la main en est le moulage fidèle, où l'on discerne assez aisément, non seulement la marque de la race, mais encore les stigmates distinctifs des habitudes professionnelles et autres.

Rien de plus facile, avec tant soit peu d'exercice, que de reconnaître, à la simple inspection de la pulpe des doigts et de la paume, un typographe, un cordonnier, une couturière, un pianiste, un écrivain, un scribe, un fleuriste, un fumeur de cigarettes, un sculpteur, etc. C'est que le maniement indéfini des mêmes outils, la répétition continue des mêmes mouvements, finissent par se graver dans le cuir plastique en traits indélébiles.

Mais la répétition des mêmes pensées, des mêmes désirs, des mêmes rêves, des mêmes émotions, doit également s'extérioriser de la même façon, en gestes, tics ou oripeaux caractéristiques s'incrivant—et se lisant—sur la peau. C'est ainsi que se forme lentement, avec le type de la physionomie, le type de la main, où, désormais, il ne paraîtra plus inconcevable qu'un observateur subtil puisse parfois démêler quelques probabilités futures, que l'événement, confirme, ou quelques réminiscences exactes d'un passé presque fatal.

Rien de plus, mais aussi rien de moins.

* * *

Ce qu'il y a, en tout cas, de certain, c'est que l'arrangement des stries de la peau de la main varie du tout au tout d'un individu à l'autre, le rêvan fermé par leurs convergences, leurs enchevêtrements, leurs ramifications, leurs "anastomoses," pour parler l'argot des anatomistes, leurs raccords et leurs solutions de continuité, une foule de détails menus et compliqués, composant, pour chacun de nous, une figure absolument originale.

On ne pourrait pas, dit-on, trouver deux feuilles d'arbre ni deux visages humains impeccablement semblables. Il en est de même des mains, et, d'après le docteur Forgeot, qui a minutieusement approfondi la question, il n'existe pas deux centimètres carrés de peau palmaire qui ne puissent, en y regardant de près, être nettement différenciés.

Bref, l'empreinte de la main, voire d'un seul doigt d'un monsieur ou d'une dame, pourrait servir, aussi bien que la maîtresse photographie, de certificat d'identité. Comme qui dirait les tatouages qui tiennent aux sauvages lieu d'état civil!

Un maladroit malfaiteur américain vient d'en faire à ses dépens la pénible expérience.

Dans le trajet de New-York à la Nouvelle-Orléans, il avait décacheté un paquet de valeurs, et, après l'avoir allégé d'une partie de son contenu, il l'avait recacheté en se servant simplement du pouce en guise de sceau. Cette imprudence devait lui coûter cher. On invita, en effet, tous les employés, sans exception, entre les mains de qui le pli voisé avait pu passer, à donner l'empreinte de leur pouce sur un bloc de cire. Le coupable fit comme les autres, en riant sans doute *in petto* de la puérilité du procédé.

Mal lui en prit, car, une fois les empreintes photographiées et agrandies, aucune dénégation n'était admissible; il avait signé sa faute, c'est le cas de le dire, de sa propre main, et il doit être en train de méditer en ce moment, dans une cellule d'Auburn, sur l'inconvénient, quand on veut s'approprier indûment le bien d'autrui, de ne pas avoir fait un brin de dermatologie.

Nous avons ainsi la chiromancie judiciaire—une chiromancie pratique au premier chef, puisqu'elle peut servir à guider l'instruction lorsque toute autre espèce d'indice ferait défaut, une chiromancie dont la précision, quasiment mathématique, n'impose à l'esprit, puisque ses conclusions ne basent sur la géométrie.

* * *

La vérité est que les stries de la peau, qu'on appelle "lignes papillaires," parce qu'elles correspondent aux crêtes formées par la juxtaposition des orifices ou *papilles* des glandes sudoripares, se distribuent et s'ordonnent d'après certaines lois mystérieuses, mais fixes, dépendant elles-mêmes du jeu d'intimes et occultes idiosyncrasies. Des analyses de Herschell, Péré, Galton, Tuetut, H. de Varigny, Fréron, Forgeot (déjà nommé) surtout, il résulte que leurs combinaisons peuvent se classer en une quarantaine de modèles primitifs,—autant de thèmes généraux sur lesquels se brodent à l'infini les variations individuelles, sous les espèces ou apparences d'angles, plissements, bifurcations, ondes et tourbillons distincts. *Tot homines, tot manus*: autant d'hommes, autant de mains, autant de peaux irréductibles!

Le plus curieux, c'est que depuis le sixième mois de la vie fœtale, époque à laquelle la peau prend son grain typique, jusqu'à la putréfaction posthume, les lignes papillaires ne se déforment plus. Comme la conque de l'oreille, elles conservent chez le vieillard le dessin schématique et les proportions relatives qu'elles affectaient chez l'enfant, sans autre modification sensible que le progressif élargissement des sillons qui les séparent.

Si bien qu'elles peuvent servir, dans une certaine mesure, à déterminer l'âge de la personne, et que, dans les colonies pénitentiaires, par exemple, peuplées d'enfants et de jeunes gens auxquels ne conviennent être appliqués avec une certitude suffisante, en raison des changements successifs et rapides subis par les dimensions du corps, les prosélites anthropométriques de M. Bertillon, elles sont capables de fournir un moyen d'identification aussi précieux que sûr.

Faut il ajouter que les mains des dégénérés, névropathes, épileptiques et criminels ne présentent des particularités à part, d'une frappante analogie avec les empreintes digitales des singes anthropoïdes?

Faut il ajouter que les traces laissées par une main criminelle sur du verre ou du papier persistent à l'état latent et peuvent être ressuscitées après des semaines, des mois et même des années? C'est que la sueur renferme certaine sels, quand une main moite—comme l'est presque toujours la main d'un homme sous le coup d'une émotion violente—a laissé son empreinte quelque part, une fois les parties aqueuses et volatiles évaporées, ces sels demeurent fixés au point de contact et dessinent sur la surface touchée les moindres saillies et les moindres anfractuosités de la peau, de façon qu'une teinte plate de nitrate d'argent, par exemple, ou même tout bonnement l'encre ordinaire, les met indiscrètement en relief....

* * *

Voilà comment la chiromancie, une fois débarrassée de la gangue de superstition qui l'obscurcit, l'altère et la fausse, peut prendre un caractère parfaitement scientifique et rationnel, au point d'être admise à figurer—comme c'est déjà le cas de l'autre côté de l'eau—dans l'outillage inquisitorial de ceux qui ont la garde de la sécurité des citoyens.

Hands off—"à bas les pattes!"—comme disent les Anglais.... Pour toutes les sales besognes, les gants sont de rigueur.

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET DU TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS.

(Suite.)

Les traits étaient plus accentués et présentaient cette maturité que donne l'habitude de la réflexion. Les yeux noirs, profonds, au regard pénétrant, étaient surmontés de sourcils bien accusés et d'un dessin aussi net que s'ils eussent été tracés à l'aide d'un pinceau. Le front, un peu bombé, était traversé d'une ligne verticale, presque imperceptible, mais qui révélait le feu des passions encore contenues, sans doute, qui couvait dans ce cerveau tourmenté par des rêves ambitieux. Les lèvres sensuelles se relevaient aux extrémités et laissaient entrevoir une double rangée de petites dents d'une blancheur immaculée.

Il était facile à l'observateur un peu attentif, de trouver dans cette physionomie les signes d'une volonté énergique, d'un caractère qui raisonne les paroles et les actes.

M. Villarceau était resté debout pour recevoir son ancienne protégée.

Elle entra dans le cabinet.

Elle était très coquettement mise et superbement parée, ce qui donnait à sa branche un cachet d'élégance mondaine que n'avait pas, autrefois, la modeste institutrice.

On sentait qu'elle avait conscience de sa puissance de séduction et on était amené à se demander si, déjà, elle n'en avait pas fait l'essai.

—Bonjour, mon cher bienfaiteur, commença-t-elle d'une voix toute souriante et en minaudant; vous désirez me parler et j'arrive, bien exactement à l'heure, n'est-ce pas?

Elle tendait à M. Villarceau sa main délicieusement gantée.

Le docteur n'avança pas la sienne.

La jeune femme ne put réprimer un mouvement de surprise; puis en voyant le visage froid et sévère de cet homme dont elle avait toujours redouté la clairvoyance, elle tressaillit et pâlit. Et son regard se remplit de lueurs sombres quand le docteur lui dit d'un ton sec, indiquant un siège:

—Madame Lebrun, veuillez vous asseoir!

Elle obéit et, simulant un douloureux étonnement:

—Monsieur Villarceau, dit-elle, je ne m'attendais guère à être reçue ainsi.

—Je vous reçois ainsi que vous méritez de l'être, répondit le docteur en s'asseyant à son tour, non pas comme une étrangère, mais comme une personne que je voudrais n'avoir jamais connue.

—En vérité, je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

—Si, vous me comprenez très bien, vous comprenez que votre conduite ou plutôt votre inconduite m'est connue.

—Oh! monsieur, monsieur, fit-elle avec un accent de douleur profonde et en portant son mouchoir sur ses yeux.

—Oh! reprit durement M. Villarceau, je ne suis plus dupe de votre hypocrisie, je ne peux plus l'être. Laissez donc tomber votre masque et montrez vous telle que vous êtes.

Il y eut comme un sanglot dans la gorge de la jeune femme, et après un long soupir:

—On a voulu me nuire dans votre esprit, dit-elle, on m'a calomniée auprès de vous, mais qui donc?

—Vous vous êtes chargée vous-même de me faire regretter vivement ce que j'ai fait autrefois pour vous, de détruire l'affect on que j'avais pour vous, en vous en rendant indigne.

—Mais encore une fois, monsieur, je ne comprends rien à votre sévérité, à vos terribles paroles.

—Eh bien, écoutez-moi, et alors, peut-être, arriverez-vous à comprendre.

A l'époque de votre mariage, je vous connaissais assez, déjà, pour avoir de sérieuses appréhensions sur votre avenir et l'existence réservée à l'homme bon, généreux et si digne de votre affection, qui allait associer sa vie à la vôtre.

Je crus devoir vous manifester mes craintes à ce sujet et y ajouter certaines recommandations.

Vous me répondîtes:

"Je sais ce que je dois à monsieur le docteur Villarceau qui m'a bourgée de sa protection et comblée de ses bienfaits; à moi moins qu'à toute autre il est permis de s'écarter de la ligne du devoir; soyez sûr que jamais je ne donnerai prise ni à vos reproches, ni à ceux de mon mari."

Voilà bien à peu près ce que vous m'avez dit.

M. Lebrun vous aimait, que dis je? il vous adorait; il voyait s'ouvrir un avenir radieux, plein de félicités; il voyait en vous la douce et fidèle compagne de sa vie, et sûr du bonheur que vous lui donneriez, il jurait de vous rendre la plus heureuse des femmes.

Le mariage se fit.

Il vous était difficile de refuser à M. Lebrun l'estime qu'il méritait, mais vous ne l'aimiez pas.

—Monsieur.....

—Il est inutile de protester, vous ne l'aimiez pas.

Pourquoi vous étiez-vous mariée? Beaucoup par dépit de ne pouvoir faire un plus brillant mariage.....

Léonie eut un nouveau mouvement de protestation.

—Mais, commença-t-elle, en se dressant à demi.

M. Villarceau l'arrêta d'un geste, et la forçant à courber la tête sous son regard dominateur, il reprit:

—Laissez moi parler et écoutez. Vous aves épousé M. Lebrun par dépit de ne pouvoir vous marier au gré de votre ambition; beaucoup aussi pour être plus libre, pour être tirée de l'école entre les murs de laquelle vos aspirations étaient comprimées. Et puis la perspective de rester vieille fille vous effrayait, vous irritait.

Vous vous étiez dit:—"M. Lebrun n'est pas un mauvais garçon et il m'aime passionnément. Ce sculpteur sur bois n'est pas le mari que je rêvais; mais, bon et simple, il reconnaîtra ma supériorité, s'inclinera devant ma volonté et, avec lui, je pourrai faire tout ce qui me plaira.

Toutefois, vous n'avez pas tardé à souffrir dans votre faux amour-propre. Oh! ne niez pas, il m'a suffi de vous observer pour le deviner. Il vous était extrêmement pénible de remarquer que les manières de votre mari manquaient d'assurance, que son costume était négligé, que son instruction laissait beaucoup à désirer, que son langage était trop celui d'un ouvrier, qu'il n'avait rien de ce qu'il faut pour faire figure dans un salon, qu'il n'avait pas la moindre notion des usages du monde, enfin qu'il était gêné, mal à son aise dans l'habit noir et la cravate blanche, qu'il mettait pour vous plaire et qu'il n'allaient pas avec ses mains habituées à manier des outils de fer.

Vous voyez cela et vous oubliez que votre mari, étranger aux belles manières, parlait sa bonne langue d'ouvrier et d'honnête homme, travaillait pour vous sans relâche, avec cœur, avec plaisir, et que vous n'aviez qu'à le vouloir pour qu'il vous donnât plus que l'aisance, la fortune.

Mais non, vous n'aves pas voulu voir combien le bonheur vous était facile et vous n'aves point suivi la ligne du devoir dont vous ne deviez vous écarter jamais.

Au lieu d'être la douce compagne de votre mari, de l'encourager au travail, de lui faire oublier la fatigue par votre présence, vous êtes toujours en visites, allant aux quatre coins de la ville, passant des heures entières dans les grands magasins à voir de superbes et riches costumes, à les essayer, à les désirer; au lieu d'être une femme d'intérieur, d'ordre et d'économie, vous ne pensez qu'à vos plaisirs, à la coquetterie, et à peu près tout ce que votre mari gagnait, vous le dépensiez en toilettes tapageuses, en bijoux et en voitures pour vos promenades.

Et votre mari trop bon, trop faible, ne sachant rien vous refuser, ne disait rien et ne dit rien encore. Mais cela peut il durer longtemps ainsi? Je ne le crois pas.

Vous aves un enfant,—il est charmant, votre fils,—vous l'aimes, j'en suis convaincu; mais comme vous vous en êtes peu occupée jusqu'à ce jour! Pas plus que la tendresse de votre mari, votre enfant n'a pu vous retenir au logis; vous l'aves abandonné à des mains étrangères et avez pu vous priver de ses caresses enfantines, et précieuses au cœur d'une mère.

Eh bien, oh cela vous a-t-il conduite? Hélas! ce que j'avais pressenti devait fatalement arriver.

—Que voulez-vous dire? s'écria la jeune femme.

—Vous n'êtes ni une bonne mère, ni une épouse fidèle.

—Oh!

—Dites si je vous accuse injustement. Très pâle, toute frémissante, elle regarda fixement et audacieusement M. Villarceau.

—Qui a dit cela? interrogea-t-elle d'une voix sifflante.

Nerveusement agité, mais s'imposant le plus grand calme, le docteur répondit:

—Une jeune femme à laquelle vous aviez enlevé l'amour de son mari.

—C'est faux!

—Cette femme voulait se venger de sa rivale, de vous, d'une manière terrible. Je l'ai empêchée de mettre son projet à exécution. Dans son intérêt, celui de son mari et le vôtre, il fallait éviter le scandale; enfin, j'ai été assez heureux—vous en savez quelque chose—pour rapprocher les deux époux.

Était-ce votre première erreur? Je l'ignore. Mais à celui-là un autre a succédé.....

—Mais tout cela est faux, faux! s'écria Léonie avec une sorte de fureur.

—Ne vous donnez donc pas la peine de mentir, répliqua M. Villarceau en haussant les épaules.

—Cette femme dont vous parlez, Mme Jacoret est une folle!

—Oh! ce n'est pas elle qui m'a appris que vous aviez actuellement pour ami un étranger dont je ne veux pas me rappeler le nom, je le sais d'autre part.

Maintenant, la jeune femme regardait le docteur avec effarement, avec stupeur.

E le ne savait plus que dire, elle était confondue.

—Comme vous le voyez, madame, reprit M. Villarceau, je suis assez bien informé.

Ainsi, voilà comment vous aves récompensé la tendresse aveugle de votre mari, de cet homme si noble de cœur qui se tue à la peine pour que vous puissiez satisfaire tous vos caprices, toutes vos fantaisies; tout ce que vous voulez il vous le donnait; et vous ne vous êtes pas contentée de le ruiner, vous le déshonorez!

—Vous vous taisez, votre silence est il un aveu?

—Non, mais avant de répondre, je voudrais savoir si c'est au nom de M. Lebrun que vous m'aves adressé ce long discours et que vous m'interrogez?

—Je ne parle qu'en mon nom.

—Qui vous en donne le droit?

Un faible sourire courut sur les lèvres de M. Villarceau et une pâleur subite envahit son visage.

Cependant il conserva tout son sang-froid.

—Lorsque votre mère est morte, reprit-il, vous étiez assez grande pour vous souvenir.

—Aussi, je me souviens, prononça-elle d'une voix creuse.

Et un rapide éclair traversa son regard.

—Eh bien, puisque vous vous souvenez, vous n'ignorez pas que c'est à son lit de mort que votre mère m'a demandé de ne mas vous abandonner aux hasards de la vie; elle vous confiait à moi et je promettais de vous protéger; votre mère me donnait des droits en même temps que je m'imposais des devoirs.

En épargnant à votre enfance les privations auxquelles vous condamnait votre pauvreté, en vous accueillant dans ma maison, en faisant de vous la compagne de ma fille, en vous faisant donner une instruction dont vous auriez pu faire un meilleur usage, je crois avoir grandement rempli mes devoirs.

Léonie ébauche un sourire ironique.

—Quant à mes droits, poursuivit M. Villarceau, du moment qu'ils sont contestés, je n'insiste pas. Cependant, je croyais au moins avoir droit à votre reconnaissance; mais je ne suis plus le cher bienfaiteur, comme vous m'appeliez encore tout à l'heure. Oh! il importe peut je ne tiens nullement à votre gratitude.

Il y eut un silence.

—Toutefois, madame, reprit M. Villarceau avec un accent de sévérité plus accentué encore, à défaut de reconnaissance, les mêmes et mon seul aurions pu trouver chez vous plus de franchise, d'honnêteté, de loyauté.

Valentine, ma fille, vous avait donné son amitié tout entière ne doutant pas que vous ne fussiez également pour elle une amie sincère.

—Eh bien? fit Léonie.

—Eh bien, madame, vous aves singulièrement abusé de la crédulité de Valentine, de la trop grande confiance qu'elle avait en vous.

—Vous me parles par énigme, monsieur le docteur.

—Vous n'aves jamais aimé Valentine, vous l'aves toujours détestée.

—Par exemple!

—Jalouse d'elle, envieuse et effroyablement hypocrite, quand vous lui témoigniez une profonde amitié, vous étiez secrètement sa plus cruelle ennemie.

—Où donc monsieur Villarceau a-t-il vu cela?

—Dans vos actes, dans votre perfidie.

—Ah! c'est trop fort!

—Au moyen de lettres anonymes, d'insinuations perfides, de calomnies infâmes, vous aves fait autrefois tout ce qui dépendait de vous pour empêcher son mari ge; il vous importait peu qu'elle aimât M Delteil; vous vous étiez mis dans la tête que c'était vous que le fiancé de Valentine devait épouser.

Mme Lebrun eut un haussement d'épaules dédaigneux.

M. Villarceau continua:

—La douleur, les larmes de celle que vous appelies votre chère amie, votre unique amie, étaient pour vous une jouissance. Dans votre ambition déçue, vous n'aves pardonné ni à M. Delteil, ni à sa femme; toujours la même, vous êtes jalouse de leur bonheur; dernièrement encore, vous aves tenté de troubler la paix de notre maison, d'enlever à Valentine son bonheur que vous lui enviez, de détruire l'union d'un ménage qui vous porte ombrage. Ah! madame Lebrun, vous savez très bien jouer de la lettre anonyme et de la calomnie!

Très rouge, la jeune femme répliqua avec aigreur:

—Voilà des accusations, monsieur le docteur, qui auraient besoin d'être appuyées par des preuves.

Le vieux médecin répondit avec hauteur:

—Quand le docteur Villarceau accuse, c'est qu'il est sûr de ne pas se tromper, et quand il affirme une chose, sa parole suffit. Les preuves que vous semblez réclamer sont nombreuses et vous les trouver dans tout ce que je viens de vous dire..... Ah! vous êtes devenue tellement vile à mes yeux que je ne peux même pas vous accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

La jeune femme était redevenue très pâle. Elle se dressa debout, et avec une expression hautaine elle jeta au docteur un regard de défi.

—Monsieur le docteur, dit-elle, pourquoi donc ne me reprochez-vous pas vos bienfaits avec plus d'amertumes encore? Ah! vous me trouves ingrate! Mais aves-vous bien fait pour moi tout ce que vous devies?

—Hein, vous dites?

—Vous m'aves prise chez vous, vous m'aves fait la compagne de votre fille pour que j'en fusse le jouet, vous m'aves fait instruire et, ajouta-t elle avec un accent singulier, le jour de mon mariage vous m'aves fait remettre, dernier bienfait, dernière aumône, une somme de douze mille francs.

Elle s'arrêta.

—Continuez, dit le docteur froidement et toujours calme, j'écoute.

—Aves vous pensé quelquefois, monsieur Villarceau, à ce que devait souffrir dans votre maison celle que le monde considérait comme votre protégée et qui trouvait bien amer le pain de la charité. Toujours, constamment, j'ai souffert dans ma légitime fierté. Au pensionnat, toutes ces demoiselles dont j'étais l'égale, si je ne leur étais supérieure par l'intelligence, se plaisaient à m'humilier, me faisant sentir ma pauvreté, traitant avec un dédain cruel la fille sans famille, sans père.

—Mais, malheureuse, si vous avez souffert, c'est par la jalousie et l'envie.

—Eh bien, oui, oui, par la jalousie et l'envie....

—Vous n'aves pas voulu comprendre, vous n'aves pas voulu voir....

—J'ai compris, j'ai vu, interrompit-elle d'une voix emsanté, que je n'étais pas traitée dans votre maison comme j'aurais où l'être; pour vous, entre Valentine et moi il y avait une grande différence.

M. Villarceau eut un haut-le-corps.

—Ah! ça, fit il, est-ce que vous auriez voulu être considérée comme l'égale de ma fille.

—Oui, répondit-elle d'un ton sec.

—C'est de la folie!

—Vous, monsieur le docteur, vous auriez accepté que Valentine fût l'objet de ma constante admiration, que j'eusse pour elle la fidélité et le dévouement d'un esclave.... Eh bien, non, non! Vous diriez tout à l'heure que je la détestais, que j'étais son ennemie; vous ne vous tromperiez pas.... Eh bien, oui, je la détraie, je la hais!

—Oh! répliqua le docteur, ayant peine à se contenir, voilà une déclaration qui ne me cause aucune surprise; mais ce qui me surprend, c'est que vous ayez eu l'audace de la faire. Enfin, j'aime mieux cela, vous jetez votre masque!

Les yeux noirs de Mme Lebrun eurent un jet de flamme.

—Monsieur Villarceau, s'écria-t-elle, pourquoi donc ne m'aves-vous jamais dit qui est mon père?

—Parce que j'ai cru bien faire en gardant le silence?

—Ah! il y a là un secret?

—Oui, un secret douloureux pour vous.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Douloureux pour moi et aussi pour monsieur le docteur Villarceau, prononça-t-elle d'une voix cinglante.

Le vieux médecin resta tout interloqué. Il ne comprenait pas.

La jeune femme répéta:

—Monsieur Villarceau, ce secret que vous n'aves pas cru devoir me révéler, je le connais depuis longtemps.

—Quoi, vous savez!....

—Oui, je sais qui est mon père, monsieur Villarceau, mon père, c'est vous!

Le docteur, qui était resté assis, bondit sur ses jambes.

Un éclair de colère s'alluma dans son regard et d'une voix éclatante il s'écria:

Mais vous êtes folle, malheureuse, folle, folle!

—Vous aves été l'ami de ma mere!

—Vous êtes folle, vous dis je, et plus que cela, une misérable!

Vous, ma fille, grand Dieu! Mais si cela était, je serais capable de me brûler la cervelle pour me punir d'être le père d'un monstre tel que vous!

Après quelques instants de silence, il continua:

—Ainsi, malheureuse, pauvre folle que vous êtes, parce que je me suis intéressé à votre mère qui était une honnête femme, et que je l'ai tirée de la misère, parce que je vous ai comblée de mes bienfaits, au lieu de vous laisser recueillir par l'Assistance publique, vous en aves conclu que j'avais été l'ami de votre mère et que j'étais votre père!

Soyez donc bon, soyez donc compatissant aux infortunes d'autrui! Voilà comment on interprète le bien que nous faisons, les motifs qu'on lui donne.....

Je vous savais orgueilleuse, vaniteuse capable de toutes les bassesses, de toutes les lâchetés, madame; mais je n'aurais jamais cru que votre folle imagination fût pu à ce point égarer votre raison.

Si je ne vous ai jamais parlé de l'homme à qui vous devez le jour, c'est qu'il me répugnait de vous faire rougir de votre père.... Sachez-le donc aujourd'hui, votre père s'appelait Rodier; c'était un ouvrier, mais un de ces ouvriers qui n'aiment pas le travail, désertent l'atelier. C'était un débauché de la pire espèce, un ivrogne, un voleur, un assassin, peut-être. Il a subi plusieurs condamnations infamantes et aujourd'hui, sans doute, il repose sous l'herbe de quelque établissement pénitentiaire à des centaines de lieues de la France.

La terrible Léonie n'avait pas courbé la tête.

Mais quelle punition cruelle infligée à son orgueil!

Il en est ainsi, monsieur le docteur, dit elle d'une voix à peine émue, vous n'aves plus à vous étonner de ce que vous appelez, sans doute, mes instincts pervers; c'est un héritage de famille.

M. Villarceau était stupéfait, abasourdi de tant d'impudence et de cynisme.

Ecœuré, l'âme pleine de dégoût, il ouvrit toute grande la porte de son cabinet.

—Madame, reprit-il avec un accent de pitié profonde, je vous avais fait venir moins pour vous adresser de justes reproches que pour vous donner quelques conseils avec l'espoir que vous les écouteriez et en feriez votre profit; mais vous ne m'en reconnaissez pas le droit; je n'ai plus rien à vous dire, vous pouvez vous retirer.

—Vous me chassez!

—Oui.

Léonie blêmit, resta un instant indécise, puis, la tête haute, les lèvres crispées, le regard haineux, elle gagna lentement la porte.

Sur le seuil elle se retourna brusquement.

—Est-il dans les intentions de monsieur le docteur Villarceau de faire part de notre entretien à mon mari? demanda-t-elle.

—Je n'ai jamais été, je ne serai jamais un délateur, répondit M. Villarceau; vous savez ce que vous aves à faire, je n'ai plus à m'occuper de vous.

—C'est bien, grommela-t-elle.

Et elle s'éloigna.

M. Villarceau referma la porte de son cabinet.

Il resta quelques instants pensif et murmura:

—Je viens de faire acte de justice, je le devais; cette misérable ne pouvait plus être reçue dans ma maison.

Il passa la main sur son front et soupira:

—Pauvre Lebrun!

VII

LE SCULPTEUR SUR BOIS.

Le docteur Villarceau n'était pas homme à faire connaître à M. Lebrun l'inconduite de sa femme, ni même à l'en faire avertir plus ou moins indirectement.

Si grand que soit l'intérêt que l'on a pour un homme que l'on estime, on n'a pas le courage de lui porter un coup aussi terrible.

Loin de là, M. Villarceau aurait fait tout au monde pour empêcher le mari de découvrir la vérité, pour éviter à ce brave et honnête homme une douleur qui pourrait le tuer.

Faisant taire son ressentiment et malgré ses répugnances, le docteur avait fait venir chez lui Mme Lebrun, pour la réprimander d'abord, et ensuite l'exhorter, dans l'intérêt de son mari, de son jeune fils et le sien, à rentrer en elle-même, à ouvrir son âme au repentir et, quand il en était temps encore, à revenir à ses devoirs de mère et d'épouse.

Nous savons comment ses paroles avaient été accueillies. Il s'était trouvé en présence d'une femme, qui n'ayant plus au cœur aucun sentiment honnête, ne voulait rien entendre et, follement, courait à sa perte.

M. Villarceau avait le pressentiment que si aveugle que fût le sculpteur sur bois, il arriverait un jour où, fatalement, le bandeau lui tomberait des yeux, il verrait clair, enfin, et ne pourrait plus conserver aucune illusion au sujet de sa femme.

Lebrun s'étonna bien un peu de voir cesser les relations de Léonie avec la famille Villarceau, mais elle lui donna des explications dont il crut devoir se contenter.

Il était si crédule, si plein de confiance, le brave homme, et elle possédait à un si haut degré l'art de mentir et de tromper!

Le sculpteur sur bois occupait dans son atelier plusieurs ouvriers qui, sous sa direction, ses conseils et son inspiration, devenaient aussi des maîtres.

L'ouvrage abondait et Lebrun travaillait sérieusement, ne pendant jamais une heure. Malgré les dépenses exagérées de sa femme, l'aisance était dans la maison, et il ne demandait au ciel que la continuation de son bonheur tranquille et de son gain journalier, qui suffisait à la simplicité de ses goûts.

Néanmoins, il pensait un peu déjà, à l'avenir de son fils, qu'il adorait, et il se disait:

—Il faudra pourtant que nous nous nous prenions des mesures, Léonie et moi, pour faire des économies.

L'argent s'en allait sans qu'il y fît beaucoup attention, comme s'il n'avait pas un compte.

Mais pouvait-il faire des observations à sa femme? Il l'aimait tant, sa Léonie! Il semblait que ce fils qu'elle lui avait donné eût encore augmenté sa tendresse. Sa femme, son fils, était tout pour lui, ils occupaient constamment sa pensée. C'était pour eux qu'il travaillait, pour eux qu'il voulait arriver à la fortune.

Dans le contentement de soi-même, que de beaux châteaux il bâtissait en Espagne!

Mais la réalité allait surgir tout à coup, foudroyante. Hélas! oui, le désenchantement arriva, d'autant plus douloureux et terrible que sa confiance en sa femme avait été plus grande.

C'était vers quatre heures de l'après-midi, il était assis près de son établi devant une œuvre de sculpture artistement fouillée. Mais son ciseau restait inactif; il se tenait immobile, la tête dans ses mains, lorsque le bruit de la porte qui venait de s'ouvrir le fit sursauter et se redresser brusquement, comme effrayé.

Le docteur Villarceau venait d'entrer.

Lebrun ébauche un pâle sourire et, tristement, tendit la main au docteur.

Celui-ci fut frappé de la pâleur du sculpteur et de l'altération de ses traits.

—Vous m'aves fait peur de passer chez vous, mon ami, dit le docteur; seriez-vous malade?

—Non, docteur, pas de corps, du moins.....

M. Villarceau eut un imperceptible tressaillement.

—C'est pour mon fils que je voudrais vous consulter.

—Ah!.... Eh bien! nous allons le voir, ce gamin.

Les deux hommes sortirent de l'atelier et entrèrent dans une pièce où se trouvait l'enfant, très occupé à rassembler les morceaux d'un jeu de patience.

A la vue de M. Villarceau, le garçonnet se leva précipitamment et, les bras ouverts, vint présenter son front à son vieil ami, en disant:

—Je suis bien content de vous voir, monsieur le docteur; vous ne venez plus guère, maintenant.

—Il n'a pas l'air bien malade, dit le médecin en regardant Lebrun, dont il interrogea le physionomie.

Le sculpteur resta silencieux.

Le docteur prit le petit Paul sur son genoux et gravement, bénévolement aussi, il le palpa, l'ausculta.

Lebrun regardait faire sans sourciller.

M. Villarceau se tourna vers lui.

—Mon ami, dit-il, vous pouvez vous rassurer, votre fils est en parfaite santé.

Le sculpteur parut sortir d'un rêve, et d'une voix sourde par l'émotion qui le serrait à la gorge:

—Croyez-vous, docteur, qu'il puisse se passer des soins d'une mère?

—Je crois comprendre, pensa M. Villarceau.

Et tout haut.

—Est-ce que Paul serait menacé de perdre sa mère?

—Oui, docteur.

—Mais elle se porte très bien aussi; hier encore je la rencontrais..... Allons, mon ami, je ne vole pas, vraiment, de quoi vous vous effrayez.

Lebrun n'osait pas l'air d'avoir entendu ces paroles de M. Villarceau. Il suivait son idée.

—Croyez-vous, docteur, dit-il, que, seul, il me fût possible d'élever mon fils et que je puisse lui suffire?

—Lebrun, mon ami, où voulez vous en venir avec vos questions? que méditez-vous?

—Je vais séparer mon fils de sa mère.

—Allons donc!

M. Villarceau feignait de ne pas comprendre et attachait sur le sculpteur son regard étonné.

—Dès demain, reprit Lebrun, je vais mettre Paul en pension, et je prendrai mes mesures pour qu'il ne revoie jamais sa mère.

—Oh!

—Monsieur Villarceau, vous devez croire que je suis fou; je crains, en effet, de devenir; le coup qui me frappe, qui m'accable, m'écrase, est si inattendu, si épouvantable, que je sens ma raison vaciller, se troubler.

Docteur, égarez-vous un homme qui, le sourire aux lèvres, s'avance gaiement sur une route fleurie et voit tout à coup un gouffre s'ouvrir sous ses pas Eh bien, voilà ce qui m'arrive, c'est l'image de ma destinée!

Ma malheureuse! la misérable! Vous savez combien je l'aimais, monsieur Villarceau; pour elle j'aurais versé mon sang et eût, j'aurais fait tout au monde, tout; heureux, je lui aurais sacrifié ma vie!

Il s'arrête net à la vue du petit Paul qui le regardait et s'étonnait, ouvrant de grands yeux effarés.

—Oh! fit-il.

Il prit l'enfant par la main, le conduisit à une porte et le fit passer dans une pièce en lui disant:

—Va, mon chéri, va retrouver ta bonne.

Avant ainsi éloigné l'enfant, il se rapprocha du docteur.

Il était en proie à une agitation fébrile.

—Comme je l'aimais, mon Dieu, comme je l'aimais! reprit-il d'une voix étranglée; j'avais foi en elle comme en un ange du ciel, et, tout à coup l'idole a fait place à un être plein de fange, sorti des profondeurs de je ne sais quel égout. Elle a tous les vices qui peuvent dégrader une femme.

Il ne put retenir un sanglot et s'écria:

—Monsieur Villarceau, n'est ce pas horrible, horrible?

—Lebrun, mon ami, êtes vous bien sûr?.... balbutia le docteur.

—Si je suis sûr! Est ce que pour retenir ma illusions, on ne cherche pas à se tromper soi-même? Est-ce qu'on ne cherche pas à repousser la vérité? Ah! si je n'avais que le doute! mais j'ai la certitude, et elle m'écrase!

Il y eut un silence de quelques instants pendant lequel l'infortuné Lebrun resta immobile, les yeux fixés à terre, les poings crispés, dans l'attitude d'un morne désespoir.

Brusquement, il releva la tête.

—Monsieur Villarceau, interrogea-t-il, pourquoi a-t-elle cessé de vous voir, vous et les vôtres?

Le vieux médecin voulut éluder la question.

—Monsieur le docteur, dit le sculpteur très ému, un mari a le droit de tout savoir, je vous adjure de ne rien cacher; dans cette circonstance, vous ne pouvez pas garder le silence.

Ce n'était pas une prière, ma's presque une sommation.

Mis en demeure de répondre, il était difficile au docteur de s'y refuser; il le fit en termes mesurés, atténuant autant qu'il pouvait la gravité des faits.

—Je l'ai fait venir chez moi, ajouta-t-il, je voulais lui donner quelques conseils, espérant qu'elle écouterait; mais elle n'a pas voulu comprendre que je parlais dans son intérêt, le vôtre et celui de son fils. Depuis, elle n'est pas revenue à la maison.

—Elle a au moins compris qu'elle n'y serait plus à sa place, dit Lebrun sourdement. Il dut en être ainsi. On ne franchit pas en un jour tous les degrés de l'infamie; l'ingratitude et la trahison de l'amitié ont été le prélude de la trahison conjugale.

Et rien ne l'a retenue, rien, ni ma profonde tendresse, ni le respect d'elle-même son enfant! Oh! la misérable!

—Que comptez-vous faire, mon ami?

—Vous ne supposez pas, monsieur le docteur, que je puisse me résigner à continuer de vivre à côté de cette femme, qui s'est couverte de toutes les hontes, et que je la laisse flétrir de son taet l'enfance de mon fils.

Avec de dou